

Sans les PILULES ROUGES je serais Morte

Pas une Femme ne peut résister à ce que je souffrais.

Mon médecin m'avait dit que je ne guérirais jamais. Maintenant je suis gale, alerte et j'ai tout le bonheur que je puis désirer.

Madame Binette, dont on trouvera plus loin la lettre pleine de gaieté, de vie et de bonne humeur, est un des cas les plus remarquables de ce que peut la volonté d'une femme bien décidée à se guérir.

Lorsqu'elle s'est adressée aux Médecins de la Cie Chimique Franco-Américaine, son cas était un des plus graves qui leur eussent été soumis.

Elle souffrait d'une maladie interne très avancée qui s'était compliquée de troubles très sérieux de la vessie. Comme elle le dit elle-même, elle était tombée si bas que la mort eût été préférable à un tel martyre.

La moindre notion d'organisme humain permet à toutes les femmes de se rendre compte de ce que pouvait endurer cette pauvre malade. Celles qui ont eu à travailler à de lourds ouvrages, dès leur jeune âge, comme il arrive à la grande majorité de nos canadiennes—quelquefois plus courageuses que ne le permettent leurs forces—connaissent les conséquences de cette imprudence.

Mais, à quoi bon vouloir faire la leçon; c'est bien beau d'accabler de conseils une mère de famille, une femme d'ouvrier, de leur dire de se ménager, de ne pas épuiser leurs forces.

Mais alors qui fera le manger de l'homme, qui fera le ménage, qui lessivera le linge, qui soignera les enfants?

La loi du travail est dure, mais c'est la loi. Nous devons prendre la vie telle qu'elle est et non pas telle qu'elle devrait être.

Voilà une femme qui était malade; elle souffrait de la vessie et d'autres maux, elle s'est adressée aux Médecins de la Cie Chimique Franco-Américaine, ceux-ci l'ont examinée, lui ont ordonné les Pilules Rouges et ils l'ont guérie.

Pas besoin d. midi à quatorze heures, ni d'ajouter des livres de médecines, des dictionnaires et des énumérations de maladies pour faire comprendre ce que cela veut dire.

Voici un cas bien clair: Madame Binette, de Hawkesbury, Ontario, souffrait depuis douze ans d'un retranchement d'urine que les médecins ne pouvaient pas guérir. Elle était vouée à la mort.

Elle a pris les Pilules Rouges et elle a été guérie.

Maintenant, nous disons aux femmes qui souffrent de la même maladie, et que les autres remèdes ne peuvent guérir:

Lisez et prenez:

Hawkesbury, 10 mai, 1906.

Cie Chimique Franco-Américaine, Montréal.

Messieurs,

J'ai peut-être un peu tardé à vous écrire et vous avez sans doute pensé que je vous oubliais en cessant de vous tenir au courant de ma guérison. Mais non, je ne peux pas vous oublier parce que je vous dois tout. Où serais-je sans vous? Je serais morte sans aucun doute, car pas une femme ne pourrait résister aux souffrances que j'éprouvais quand je me suis décidée à vous écrire.

Depuis douze ans je souffrais d'un mal interne, d'une maladie de la vessie et d'un retranchement d'urine incurables. Mon médecin m'avait dit que je n'en guérirais jamais et je le croyais bien. J'ai passé par des heures terribles. J'avais des échauffements intolérables, à me faire crier et tout mon corps tremblait. La mort eût été préférable à un tel martyre.

Lorsque je me suis adressée à vous, c'était ma dernière espérance et je m'y suis accrochée avec ardeur. Aussitôt que j'ai reçu de vous les Pilu-



Mme I. BINETTE, Hawkesbury, Ont.

les Rouges et l'indication du traitement à suivre, je l'ai suivi avec une constance parfaite.

Je crois bien que la volonté y a été pour beaucoup. J'avais confiance en vous et je voulais me guérir.

Je comprends bien que mon cas était très avancé, mais vous avez mis une patience admirable à suivre tous les progrès du traitement.

Cela m'a pris 20 boîtes de Pilules Rouges pour me remettre complètement sur pied, mais le succès a été complet, surprenant. Mes douleurs épouvantables du passé m'apparaissent aujourd'hui comme un mauvais cauchemar effacé. Je suis gaie, vive, toutes mes fonctions s'accomplissent à merveille et j'ai tout le bonheur que je puis désirer; je ne souffre plus d'aucune maladie. Bien à vous, Mme Isidore Binette, Hawkesbury, Ont.

CONSULTATIONS GRATUITES. — Adressez-vous par lettre ou personnellement, au No. 274, rue Saint-Denis, si vous désirez avoir des conseils. Les Médecins de la Cie Chimique Franco-Américaine vous donneront, tout à fait gratuitement, les informations nécessaires pour l'emploi des Pilules Rouges et vous indiqueront aussi un autre traitement si votre maladie le requiert.

DEFIEZ-VOUS. — Les Pilules Rouges sont toujours vendues en boîtes de 50 pilules. Chaque boîte est recouverte d'une étiquette imprimée en rouge sur du papier blanc. Les Pilules Rouges que les marchands vous vendent à l'once, au 100 ou à 25c la boîte, ne sont pas les nôtres; ce sont des imitations, car jamais nos Pilules Rouges ne sont vendues de cette manière.

Ces charlatans qui se font appeler docteurs, passant par les campagnes, allant de maison en maison, se disant envoyés par la Cie Chimique Franco-Américaine, sont des imposteurs toujours, car jamais nos Médecins ne sortent de leurs bureaux pour soigner les femmes malades.

Si votre marchand n'a pas les Pilules Rouges de la Cie Chimique Franco-Américaine, envoyez-nous 50c pour une boîte ou \$2.50 pour six boîtes, ayant bien soin de faire enregistrer votre lettre contenant de l'argent, et vous recevrez, par le retour de la malle, les véritables Pilules Rouges.

Adressez toutes vos lettres: CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, 274, rue Saint-Denis, Montréal.

Plume Vendue

Jude Casse-Roll, vénérable de la Loge "La Fidélité Indépendante", entrant à la banque Pfennig et Cie., le premier employé lui dit à l'oreille: "Le patron n'y est pour personne, mais pour vous il y est toujours".

Au premier coup d'oeil, Casse-Roll, qui connaissait son homme, jugea en effet qu'il était dans un de ses plus mauvais jours et que les choses devaient être menées rondement, sans quoi il était fort à craindre que le banquier mit brusquement fin à l'entretien.

Aussi, sans paraître ému du regard olympien avec lequel Pfennig le toisa dès son entrée, il lui dit fermement:

—Mon cher, vous avez dû entendre parler d'un journal socialiste qui s'est fondé dernièrement dans notre région: *Le Proletaire libre*; vous serez, je pense, de l'avis de nos amis qui trouvent qu'il est grand temps d'intervenir.

Le banquier, la tête renversée en arrière, les yeux mi-clos, ne répondit pas.

—Je sais, continua Casse-Roll, que vous avez déjà la charge de deux journaux collectivistes, et j'avais proposé l'achat de celui-ci par

le maître de forges, mais il en a par dessus la tête de son journal radical, qui est toujours à sec.

—Adressez-vous au marchand de papier.

—Même antienne, comme aussi le docteur Fourbus; ils ne veulent plus rien savoir.

—Les fonds secrets?

—Dame! La veille des élections.. Croyez bien que j'ai fait tout le possible avant de venir vous trouver.

—Alors, laissez mourir cette feuille de chou de sa belle mort.

Casse-Roll bondit:

—Mais, mon cher, cette feuille de chou vivra certainement jusqu'aux élections et fera le plus grand tort au radicalisme. Son rédacteur en chef met tous les capitalistes, tous les patrons dans le même sac. Que dis-je, puisqu'il est anarchiste, il s'en prend aux gens qui sont avec le gouvernement, d'abord. Avez-vous envie de voir sauter votre banque?

Un sourire tranquille illumina le visage de Pfennig, il pensait à ses succursales de Londres et de Berlin où ses valeurs étaient à l'abri; toutefois, il daigna dire:

—Casse, vous êtes naïf, si un partageux vous fait encore peur. Vous avez pourtant vu assez fonctionner le mouvement: quand un des meneurs de la sociale devient réellement dangereux, on lui donne un poste grassement payé et aussitôt il pense que la République capitaliste n'est pas si bête que ça... Les "frères de misère" eux mêmes n'ont pas l'air de la trouver mauvaise; ils attendent leur tour... Le peuple n'a pas de principes, il n'a que des appétits!

Sur ces paroles, prononcées avec un solennel dédain, le banquier radical et archi-millionnaire se renversa à nouveau sur le dossier de son fauteuil et d'un ton redevenu très sec:

—C'est tout?

—Il est possible que ce tour d'es camotage nous réussisse depuis une trentaine d'années, mais si un beau jour le peuple se disait: "Quelle différence y a-t-il à notre profit entre un patron radical et un autre? et si au lieu de prendre des capitalistes pour les fonctions politiques il nommait des "partageux", comme vous disiez, je ne vous verrais pas blancs.

Casse-Roll surexité par le flegme du banquier s'échauffait, il termina par ces mots à succès:

—Le rédacteur en chef du journal dont je parle est un défrôqué. —Ah? fit Pfennig, dont l'oeil

s'alluma, —Séminariste seulement, il a appris à écrire chez les Jésuites, de sorte qu'il est très clair; il peut faire beaucoup de mal.

—Tiens, tiens, tiens! Vous avez peut-être sur vous des échantillons?

—Parfaitement. Je vous recommande le petit morceau intitulé "Les Dupes".

Pfennig assujétit son lorgnon cerclé d'or et lut:

"Hier, le coeur saisi d'une indigne peine j'ai vu, dans les rues de notre cité certains de nos frères du prolétariat, manifestant mêlés à la troupe exécrée des policiers et des soldats".

—Vous voyez, remarqua Casse-Roll, qu'il ne dit pas sbires ou prétoriens, que le peuple ne comprendrait pas.

—"Je les ai vus prêtant main forte à cette tyrannie qu'on appelle une loi, un gouvernement. Eux, des hommes faits pour la liberté!... Je les ai vus, s'attaquant à une autorité toute morale, l'Eglise catholique, qu'on a derrière elle, pour appuyer ses commandements, ni baionnettes, ni cachots, tandis que mes frères passaient respectueux devant la Préfecture où se tient le représentant de l'autocratie des Chambres, celui qui peut d'un mot mobiliser les gendarmes, l'armée et peupler les prisons. Et mes frères n'ont pas compris où est l'ennemi et le danger."

—Diable! dit Pfennig, en s'interrompant, il est clair, en effet; puis il reprit:

"Je les ai vus aider à crocheter un pauvre coffre-fort au fond d'une sacristie et ne pas se rappeler qu'il y a par la ville nombre de banques, citadelles du capital, détenant des millions qui nourriraient le prolétaire affamé!..."

Le banquier regarda Casse-Roll: —Mon cher, vous avez bien fait de venir!"

A son tour, le Vénérable dominait la situation; un peu protecteur il répondit:

—Continuez!

Pfennig reprit le journal:

"O peuple! jusques à quand seras-tu drapé de meneurs indignes ont feint de s'apitoyer sur la misère pour que tu les portes au pouvoir. Après t'avoir enlevé tes espérances éternelles, ils ne donnent à tes désirs surexcités qu'une pâture de promesse dont l'échéance est toujours pour demain. Le milliard des congrégations, en as-tu vu un sou? Non! Mais depuis quatre ans, l'argent que les contributions arrachent à la pauvreté sert à payer des liquidateurs... Peuple! la République qui a la prétention d'être éducatrice, prend le bien des autres en se défendant de voler; ne vole donc pas, mais prend l'argent où il se trouve, va au plus riche. Et vous, soldats, la crosse en l'air!"

La sueur perlait au front de Pfennig, il replia le journal d'une main agitée:

—Casse, qu'est-ce que nous allons faire de cette homme?

—Ne pas l'ennuyer, il serait capable de redevenir calotin. Il faut l'amalguer. Par votre ami le ministre, vous pourriez l'imposer pour une mission ou un emploi bien rétribué... aux colonies... Administrateur, ça sonne bien.

—Oui, nous le caserons... hors d'état de nuire, mais en attendant offrez-lui une commandite pour son journal, à condition que ses articles soient révisés par un délégué nommé par nous. S'il n'acceptait pas, dites-lui que nous ferons des journaux jusqu'à ce que le sien soit mort de faim.

—Nous pourrions mettre en grève son personnel, ça coûterait moins cher.

—Je vous laisse carte blanche, vous voyez et entendez; mais, ajouta le banquier en riant, qu'il ne parle pas de son commanditaire à sa clientèle de prolétaire, le nom sonnerait mal: Baron Pfennig!...

Quinze jours après, Casse-Roll, rentrait triomphant dans le financier:

—Ça été dur, figurez-vous que c'est un convaincu, il avait la prétention d'être indépendant, ce type là, et se croyait appelé à faire le bonheur du peuple. Mais quand j'ai parlé de nos distributions gra-

tuées de nos journaux, il a senti qu'il croulait et a capitulé. Il a promis d'être sage.

—Très bien, Casse.

—Voyez son article d'aujourd'hui: des phrases aussi creuses que pompesses, je défie un ouvrier d'y comprendre un mot, mais ça se termine par des revendications vagues et le bonheur pour tous, le pro'se sera satisfait et attendra... nous l'orme. Demain, on lui servira du curé.

—Parfait, Casse.

Baron, il était temps d'agir; ce bonhomme de journaliste voulait faire faire le sac des Loges maçonniques par ses libéraires, sous prétexte que la Maçonnerie et le gouvernement ne sont qu'un.

Pfennig, dogmatique, prononça: —Heureusement qu'au-dessus de la République il y a l'or qui est roi.

Dans son pauvre bureau, le rédacteur en chef du *Proletaire libre*, l'ancien séminariste égaré mais sincère songe, la plume en main, doulousement. Il compare ses maîtres d'autrefois avec ceux d'aujourd'hui et il commence à entrevoir où est l'amour du peuple, où est la vérité... Mais il a un contrat qui le lie, la faillite est écartée et des perspectives de fortune lui sont ouvertes pour l'avenir... Il secoue donc ses rêves d'indépendance et de luites et, sous l'oeil aigu du secrétaire de rédaction qu'on lui a imposé, il se met à aligner de grands mots...

Et le peuple qui a soif de pitié et de dévouement lira fois de plus la prose vénales d'un stipendié!...

For Diarrhoea, Dysentery

AND ALL

Summer Complaints

DR. FOWLER'S

EXTRACT OF

WILD STRAWBERRY

IS AN INSTANTANEOUS CURE.

It has been used in thousands of homes during the past sixty-two years and has always given satisfaction.

Every home should have a bottle so as to be ready in case of emergency.

Price 35 cents at all druggists and dealers. Do not let some unprincipled druggist humbug you into taking so-called Strawberry Compound. The original is DR. FOWLER'S. The rest are substitutes.

Mrs. G. Bode, Lethbridge, Alta., writes: "We have used DR. FOWLER'S EXTRACT OF WILD STRAWBERRY and found it a great remedy for Diarrhoea, Summer Complaint and Cramps. We would not like to be without it in the house."



Oh Papa!
as-tu apporté le
Baby's Own Soap
Maman en a besoin
immédiatement.
Albert Soaps Limited
5-07 Montreal.

Evitez-vous des contrefaçons et substitutions.

J. E. Wyatt,

SUCCESSEUR DE HODGSON & WYATT

AVOCAT, NOTAIRE SOLICITEUR

pour les Nova Scotia et Summerside

Banks.

ARGENT A PRETER

Bureau: Au dessous de la Clifton Hou

se SUMMER IDE P. E. L.

Le Sunlight Savon est supérieur aux autres savons, mais c'est lorsqu'il est employé suivant la méthode Sunlight qu'il démontre sa plus grande supériorité. Acheter Sunlight Savon et suivez les directions.

J. A. Johnston, M. D., C. M.
Médecin Chirurgien

TIGNISH. ILE DU P. E.

J. H. Myrick & Co

IMPORTERS AND DEALERS IN

DRY GOODS

HARDWARE

BOOTS & SHOES

FINE

GROCERIES

And Fishing

Supplies

AT TIGNISH

and

ALBERTON

We have just opened a full and complete stock of

NEW GOODS

We are prepared to supply the wants of the farmer, fisherman and mechanic

We invites intending purchasers

to give us a call, and they will find

we can meet all competitors, and

save to them the trouble and ex-

pense of going to Summerside or

Charlottetown

P. C. Murphy, M. D.,
Médecin—Chirurgien

TIGNISH, ILE DU P. E.